
GAËLLE LAURIER
A sa place
Gaelle Laurier

GAËLLE LAURIER

À sa place

~ Nouvelle ~

Ce texte est distribué gratuitement et exclusivement via le blog gaellelaurier.fr.
Il peut faire l'objet d'une chronique sur demande préalable et respectueuse auprès de l'auteur.
Cette histoire est une œuvre de fiction. Les personnages, intrigues et dialogues sont le fruit de l'imagination de l'auteur.
Tous droits réservés. Toute reproduction, diffusion ou utilisation, même partielle, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur.

Chapitre 1

La télévision allumée et mise pratiquement en sourdine chuchotait tandis que le journal du soir touchait à sa fin. Je n'y jetai que quelques regards de temps à autre depuis la cuisine ouverte, tout en remuant ma béchamel. En général, les infos ne me passionnaient pas plus que cela et j'attendais surtout que débute le film tout en chantonnant un air que j'avais entendu au cours de la journée.

Ce devait être pour cela que je ne fis pas attention tout de suite lorsqu'ils en vinrent à passer au gros titre suivant. Ils diffusaient les premières images d'une série à succès dont la diffusion de la seconde saison serait pour bientôt.

La sauce prête, je posai mon poêlon de côté et aperçus l'écran du coin de l'œil. Rapidement, je m'en approchai, fascinée. Un large sourire se dessina involontairement sur mon visage lorsqu'il apparut. Thomas Dupré. Jeune comédien qui, avant d'obtenir un premier rôle dans cette série, n'était pas vraiment connu du grand public. Mis à part au théâtre, mais depuis une bonne année à présent, il trônait tant dans les pages des magazines que sur les plateaux

télé. Mais également dans mes songes. Qu'ils soient nocturnes ou éveillés. Car non seulement il possédait ce charme typique des hommes-enfants, un sourire attendrissant et contagieux, un regard clair et perçant, mais se révélait puissamment convaincant à l'écran. En ce qui me concernait, en tout cas, je ne pouvais m'empêcher de sentir une boule dans ma gorge, voire même une larme couler le long de ma joue lorsqu'il devait verser les siennes pour les besoins d'un rôle. De rire lorsqu'il étirait ses lèvres charnues ou ne pouvait s'empêcher de plaisanter lors des interviews. L'intense émotion qu'il dégageait m'ayant tellement transpercé l'âme la première fois que je le vis, qu'il ne quitta plus mes pensées depuis.

Je me posai sur le rebord du divan et eus le réflexe un peu fou de tendre la main vers son visage de pixels. Geste inutile, puisqu'il ne percevrait pas la douceur de mes doigts sur sa peau ni la tendresse que j'étais prête à lui offrir. Il était si loin, inaccessible, presque irréel et pourtant, je ne pouvais empêcher mon cœur de battre et mes paumes de devenir moites. Sortant de ma contemplation, j'augmentai finalement le volume.

— Thomas Dupré, star montante du petit écran, sera donc parmi les invités de l'émission de ce vendredi soir sur notre chaîne, conclut le journaliste avant de passer à autre chose.

Mais nul besoin de me le rappeler, j'avais déjà tout prévu. Le décodeur programmé afin d'enregistrer l'émission ainsi que le billet de métro acheté à l'avance pour me rendre jusqu'à la station la plus proche des studios. Tout cela, car j'espérais l'apercevoir lorsqu'il sortirait de la voiture et traverserait les quelques mètres menant aux doubles portes.

Il ne serait pas seul, bien évidemment. Car si mon cœur était libre, mais épris de lui, le sien ne l'était pas. Sa petite amie, Marie, l'accompagnerait comme elle le faisait toujours. Ce qu'ils pouvaient être beaux tous les deux. Et avoir l'air si heureux ensemble. Même si mon vœu le plus cher était d'avoir l'opportunité de l'approcher de près, quoi qu'on en pense, je ne me sentais pas jalouse d'elle. Comment l'être ? À chacune de leurs apparitions, ils étaient souriants, se tenant amoureusement par la main. Ils semblaient faits l'un pour l'autre. Au contraire, j'espérais que ce bonheur soit sans faille et perdure. Pour lui. Ce qui était juste par contre, c'était que je me sentais envieuse. Envers et contre moi, j'aurais souhaité être à sa place. Pas pour son physique de mannequin, ni pour sa carrière naissante, mais bel et bien parce qu'elle avait cette chance d'être aimée, de pouvoir certainement le chouchouter dans l'intimité et de partager sa vie avec lui.

Il aurait pu être le livreur de pizza, l'épicier du coin de la rue où n'importe qui d'autre, cela n'aurait rien changé pour moi. Il m'avait suffi d'un regard et tout avait basculé. Simplement, je l'aimais. Et dire que certaines personnes pensaient sincèrement que le coup de foudre n'existait pas. Sans doute ne l'avaient-elles jamais connu. En attendant, je me contentais de ce genre de relation uniquement en pensée et cela suffisait presque à mon bonheur. Cela n'irait jamais au-delà et je le savais très bien. Je vivais ma vie de mon côté, bien qu'il me fût désormais impossible de m'attacher à un autre homme. Thomas occupait l'entièreté de mon cœur.

Chapitre 2

Le jour J tant attendu, une pluie légère se mit à balayer la Plaine Saint-Denis dans la matinée, se transformant au fil des heures en une averse plus soutenue. Je ne devais pas traîner. À peine le travail terminé que je n'aurais que le temps de filer jusqu'à chez moi, me changer, manger un morceau sur le pouce et repartir afin d'attraper le métro. L'émission étant enregistrée plus tôt que sa diffusion, pas tout à fait en direct.

Je vivais dans un studio cosy situé au cinquième étage d'un immeuble bordé d'un petit parc ainsi que d'un parking privé. Cela faisait à peine vingt minutes qu'il ne pleuvait plus, laissant les allées boueuses et les chemins de dalles à l'ancienne légèrement glissants. Je me hâtai, vérifiant pour la troisième fois depuis que j'eus quitté mon appartement que je n'avais pas oublié mon téléphone et qu'il était rechargé afin de tenter quelques photos ou un court film. Encore fallait-il que je sois bien placée parmi les fans présents, mais j'étais persuadée que tout me sourirait aujourd'hui. Je le sentais. Un sentiment de plénitude ne m'avait pas quitté de la journée. D'ailleurs, le mauvais temps n'avait-il pas cessé ? Non, cette fois, j'allais le voir, de près, en vrai, peut-être même lui serrer la main. Lui, d'ordinaire si amical et proche de ses admirateurs. Toucher sa main… Décidément, je me faisais l'effet d'être encore une ado lorsqu'il était question de cet homme.

Évitant de salir mes bottines ainsi que le bas de mon pantalon, je traversai par le parking. Une voiture me coupa la route tout en reculant de son emplacement, le bruit strident des freins me faisant sursauter alors que le véhicule parvint à stopper à la limite de me rentrer dedans. Sans doute quelqu'un de mal luné, pensais-je tout d'abord. Mais le conducteur, un vieux bonhomme à l'allure pourtant sympathique, baissa la vitre de mon côté.

— Désolé, je sors tout juste de révision, mais apparemment, ils ont fait un sale boulot avec mes freins. J'espère ne pas vous avoir fait trop peur !

— Non, ce n'est pas grave. Soyez tout de même prudent sur la route !

Non, aujourd'hui, rien ne détruirait mon enthousiasme. J'allais le voir, j'en étais persuadée. La moindre de mes pensées était tournée vers ce moment tant attendu et je me sentais heureuse, légère. Je bifurquai ensuite entre les rangées d'autos bien garées et sortis en coupant à travers les buissons avant de traverser le passage pour piétons situé tout à côté. Une fois de plus, je vérifiai l'heure à ma montre tout en pressant le pas.

Le choc fut terrible et inattendu. J'eus même, durant l'espace d'une seconde, l'impression de m'envoler, mais rencontrai durement le bitume dans un bruit de craquement. Une intense douleur me parcourut de ma jambe au creux des reins. Ma tête, elle aussi, heurta le sol. Et je sentis monter une plainte assez légitime qui refusa de passer la barrière de mes lèvres, devenues muettes suite au choc. Le moindre mouvement me coupait le souffle, alors que la pluie se remit à tomber, me collant les cheveux au visage, les vêtements au corps sans que je puisse l'en empêcher.

Autour de moi, des voix, des ombres se rapprochant, et puis plus rien. Je sentis subitement le froid m'envahir, et l'impression que toute la chaleur de mon corps se réfugiait en un point unique : mon cœur. Une image, tel le roc auquel l'on s'accroche avant de sombrer dans l'abîme, se substitua à celle du béton et des ombres, celle de celui que je voulais tant apercevoir, juste une minute : Thomas.

Chapitre 3

— Hé ? Ça va ? OK, tu tiens à peine debout comme d'habitude. Monte…

Du cuir crissa sous mes fesses et je me retrouvai en position assise sans même l'avoir envisagé, mise en place par une paire de bras fins, mais assez forts pour m'avoir soutenue. Un parfum musqué, dont il aurait été si simple de tomber immédiatement sous le charme, m'ayant prise au dépourvu. Mes jambes, ensuite, furent disposées devant moi, n'ayant pas tout à fait suivi d'elles-mêmes. Je les découvrais nues, fines, et dépassant d'une robe claire assez courte.

Une portière claqua à ma droite, une autre s'ouvrit à gauche, et le mouvement du véhicule lorsque quelqu'un s'assit à côté de moi, derrière le volant, me provoqua un léger haut-le-cœur. Un second claquement sec suivit.

— Je peux savoir ce qui t'a pris encore ? Justement aujourd'hui !

Cette voix, pourtant familière, bien que légèrement différente de celle qu'il me semblait connaître, mue par une intense colère, se tut le temps de mettre le moteur en marche. Il soupira si fort que je pus l'entendre clairement, et les

vibrations du véhicule se propagèrent en moi comme si mon propre corps faisait partie de l'engin lui-même.

Affalée et presque incapable de bouger de mon propre chef, ses mains s'affairant à boucler ma ceinture de sécurité avant de s'occuper de la sienne, de nouveau son odeur me chatouilla les narines, provoquant un éternuement. Il avait un peu abusé sur la dose, finalement.

Une sensation de lourdeur infinie dans les membres et le postérieur me clouait littéralement au siège. Je tentai vainement de reconnaître celui qui me parlait aussi sèchement, laissant lourdement retomber la tête de son côté. Un long vertige n'arrangeant pas mes tentatives. Ma vue se troubla et j'avais de la peine à bien le distinguer. Tout ce que j'en perçus était qu'il avait les cheveux bruns mi-longs, terminant par des boucles ainsi qu'une barbe naissante.

— Tu penses que tu sauras au moins te traîner jusqu'à l'intérieur et donner le change ? Marie ? Tu m'entends ?

Mes paupières, trop lourdes elles aussi, se refermaient malgré mes efforts. Un claquement de ses doigts, main tendue vers mon visage, me fit sursauter intérieurement et les rouvrir aussitôt, m'empêchant de sombrer.

— Écoute. On va tâcher de paraître naturels en descendant de la voiture, je te soutiendrai le temps d'entrer. En espérant que l'on ne nous mitraille pas trop. Ensuite, tu resteras dans la loge, ça vaut mieux.

— Qui êtes-vous ? parvins-je enfin à articuler, la bouche pâteuse et l'impression de ne pouvoir m'exprimer qu'au ralenti.

Je ne reconnus d'ailleurs pas ma voix, et cela fit monter en moi une envie soudaine et irrépressible de rire. Je ne pus me retenir, provoquant de nouveau un long et pénible soupir de la part du conducteur.

— C'est la dernière fois, tu entends ? Soit tu arrêtes cette merde, soit tu fais une croix sur les soirées promos.

Il ne sembla pas vraiment de meilleure humeur alors que j'explosai encore une fois face à sa détresse. Pourquoi, d'ailleurs ? C'était totalement incontrôlable, comme si mon corps réagissait d'une façon contraire à ce que je souhaitais moi. Je voulais juste savoir où je me trouvais et avec qui. À la limite du mal de côtes et reprenant mon souffle, je tentai de lui parler de nouveau.

— Qui êtes-vous ? Je… j'ai l'impression de vous connaître. Où allons-nous ?

— Oh putain… Marie… arrête !

— Marie ?

Il ne répondit plus et j'abandonnai cette vaine lutte pour le moment, songeant que cet état passerait tôt ou tard et que je comprendrais alors ce qui m'arrivait. Mes souvenirs se faisaient confus, mais je tentai de les rassembler dans l'ordre. Il y avait eu le parking, ce vieux monsieur en marche arrière, le trottoir, le feu passant au vert et puis… le sol froid, la pluie… enfin cette voiture, cet homme.

M'emmenait-il à l'hôpital ? Étais-je blessée ? Mis à part les muscles de mes abdominaux à cause de ce fou rire étrange, je ne ressentais aucune autre douleur. J'avais surtout l'impression d'avoir bu plus que de raison. Et lui, qui était-il ? Sa voix m'était familière comme si je l'avais entendue des dizaines de fois, mais… jamais aussi clairement. Jamais aussi proche.

J'évitai de le contrarier de nouveau et gardai les yeux fermés durant tout le reste du trajet, me concentrant afin de ne pas dormir ni de rendre ce que je devais avoir dans l'estomac lorsqu'il entamait un virage. Dans la loge, avait-il dit. Une loge de quoi ? Pourquoi une loge ?

Enfin, il arrêta la voiture ainsi que mes tourments gastriques. Il me semblait entendre des acclamations ainsi que des applaudissements en dehors du véhicule. Il sortit et je tentai de me relever afin de l'accompagner jusqu'à cette fameuse loge à laquelle il tenait tant, mais mon corps était toujours de plomb. Sortir de là s'avérait plus compliqué que de m'y glisser, et je ne lui étais d'aucun secours. Au contraire, un nouveau fou rire me prit face à cette situation désespérante. Me pliant en deux et annihilant définitivement toute chance d'y parvenir. Une voix assez autoritaire lui proposa de s'en occuper. Il accepta, me donnant l'impression de le faire à contrecœur, et me laissa en compagnie de cet inconnu.

— Il va juste t'aider à rentrer par-derrière, OK ?

Je n'y comprenais rien. La voiture se remit en route, mais juste quelques instants, le temps de faire le tour du bâtiment, et alla se garer devant une issue plus discrète. Le type se chargea alors de me porter jusqu'à une petite pièce. Vu son gabarit d'homme de la sécurité, il fut plus efficace. Il m'allongea sur un sofa clair puis me laissa en plan, fermant la porte derrière lui.

Le flou total, des bruits de pas dans le couloir, des voix brouillées, puis ce conducteur à la voix si familière qui revint. Il était accompagné d'une femme qui s'exclama en me voyant, l'interrogea sur mon état avec un pur accent parisien du

seizième. Il lui répondit que ça allait aller et qu'il avait malheureusement l'habitude de me voir dans cet état avec un zeste d'amertume. Je tâchai d'ouvrir de nouveau les yeux. Ma vue se fit légèrement plus nette, je me trouvais effectivement dans ce qui pouvait être une loge. Il était assis devant un large miroir et se faisait maquiller comme pour entrer en scène. Cette femme faisait barrage à ma vue et l'effort encore trop prononcé afin de tâcher de le reconnaître ou non me fit aussitôt retomber dans le vague.

Une chose était sûre, même s'il m'en voulait à cause de mon état involontaire, j'aimais bien le son de sa voix.

Chapitre 4

Au matin, le peu de bruits que je perçus me fit l'effet d'un marteau-piqueur dans la tête. Une pression douloureuse me barrait le front, lancinante jusque dans les globes oculaires. Même le fin trait de lumière s'échappant d'entre les rideaux pouvait avoir des allures de torture. Je plongeai mon visage dans le creux de l'oreiller, espérant y trouver un peu de fraîcheur, mais rien n'y fit. Et bien que je n'en aie pas souvent eu, je devais admettre que mon mal était dû à une furieuse gueule de bois.

— Maman ? criai-je.

Le mouvement dans la pièce à côté m'indiquait qu'elle était sans doute venue me voir à l'improviste. Mais je le regrettai amèrement, ma propre voix me vrillant les oreilles ainsi que toute la boîte crânienne. Je m'attendais à la voir entrer avec son sourire à la fois bienveillant et accusateur. Bien que je ne me souvienne pas avoir bu, seul mon état en était témoin. La porte s'ouvrit et ce ne

fut pas elle, mais la personne la plus improbable au monde qui entra : Thomas Dupré.

Il s'assit sur le rebord du lit alors que je le fixai bouche bée, retenant mon souffle tandis qu'il me tendait un verre d'eau où pétillait encore un cachet effervescent. Je ne savais où porter mes yeux, déjà que c'était pénible de les tenir ouverts. Le verre ou lui ? Lui ! Véritablement là, en chair et en os ! Il m'adressa un sourire compatissant.

— Thomas ? C'est… que faites-vous ici ? Ou… plutôt, qu'est-ce que moi, je fais ici ? m'apercevant que je ne me trouvais pas chez moi.

Tout était blanc mis à part les tentures et le linge de maison, dans des tons beige clair. Les murs, le mobilier, un vrai décor de catalogue de la rubrique chambres romantiques.

— Bon… soupira-t-il, de nouveau agacé tout en se levant. Je vois que tu joues encore à ton jeu débile, salut ! Oh ! Et j'ai un shooting toute la matinée au fait, précisa-t-il avant de fermer sèchement la porte.

Il avait durement posé le verre sur le chevet, renversant un peu du liquide malmené sur le bois peint. J'étais sidérée de me trouver chez lui. Cette voix dans cette voiture, la loge, c'était donc lui ! Mais comment m'étais-je retrouvée en sa compagnie ? Et surtout, pourquoi était-il aussi énervé contre moi ? Que lui avais-je fait ?

Non, vraiment, il n'était pas aussi aimable qu'il paraissait. Mais je devais admettre qu'il était encore plus adorable vu de près, malgré son air froid. Et sa voix ! Elle pouvait être d'une tonalité basse, capable de me faire vibrer telles les

cordes d'un instrument. Et lorsqu'il était en colère, elle se faisait plus profonde encore. Ma présence ici m'échappait totalement, mais je n'allais pas me laisser abattre, cette chance d'être auprès de lui et sans savoir si cela durerait ou non, je ne pouvais la gâcher. Peut-être avais-je été tirée au sort ? Était-ce pour une télé-réalité ? Je ne me souvenais de rien. Normal si j'avais bu. Enfin… il fallait d'abord que je m'en remette, mes neurones peinaient à suivre tout ça, ma migraine n'y aidant pas.

Je me rallongeai après avoir vidé le verre salvateur et lorsque l'aspirine fit enfin effet, je retombai endormie. Thomas m'apporta un sandwich dans l'après-midi ainsi qu'un autre verre. Il vint également me voir à divers moments, sans s'éterniser. Mais chacune de ses apparitions faisait sensation.

Le soir venu, le malaise et le marteau-piqueur s'étaient éloignés. Je me levai enfin et titubai jusqu'à la salle de bain. Depuis le temps, il me semblait que ma vessie allait exploser et devenait douloureuse à force. Le soulagement fut total. Je craignais d'avoir une mine affreuse avec tout cela et je me postai devant le miroir afin d'estimer les dégâts. Je priais pour ne pas avoir d'horribles poches sous les yeux. Je craignais le pire.

Il apparut, affolé lorsqu'il m'entendit crier, mais pas autant que moi. Le reflet que me renvoyait la glace n'était pas le mien ! Pas du tout ! Fine, blonde, la mâchoire carrée, les pommettes saillantes, les yeux foncés. Cependant, jolie malgré les cernes marquées par l'alcool et le teint pâle. Marie ! Sa petite amie ! J'étais dans le corps de Marie !

Je me reculai jusqu'au mur face au lavabo, butant contre celui-ci et me laissant glisser, me retrouvant par terre, les jambes coupées.

— Si tu me dis que c'est à cause d'une araignée, je…

— Non ! C'est moi ! Enfin, ce n'est pas moi ! Ce n'est ni mon visage ni mon corps, c'est… c'est…

— C'est toi Marie, bien sûr que c'est toi. Bon sang, mais qu'est-ce que tu as consommé pour être à ce point défoncée ? Ne me dis pas que tu en as encore repris ! Qu'est-ce qu'on avait dit pour la coke ?

Mais j'étais trop sous le choc pour savoir que répondre. Je ne pouvais m'empêcher de tâter ce visage, ce corps plus fin, cette poitrine ayant perdu une taille de bonnet. Cette peau ! La teinte n'étant pas la même, j'étais moins halée normalement. Ces cheveux ! Je tirai sur les pointes pour mieux les cerner. J'étais brune d'habitude ! Pas blonde ! Non, c'était juste impossible. Où était mon propre corps ?

J'étais à la limite de la crise de nerfs lorsqu'il s'approcha et m'aida à me relever. Sourcils froncés, visiblement exaspéré, mais néanmoins sans me brusquer. J'en demeurai tétanisée de le voir si près. Il me tint le visage alors que j'étais dos au mur. Le sien était si proche que je pouvais sentir son haleine, reconnaissant une odeur de cigarette, son péché mignon, ainsi que son parfum. Réconfortant. Il me fixait droit dans les yeux, m'obligeant à soutenir son regard. Il faisait naître tant de choses en moi, surtout le désir d'éviter de passer pour une folle, que je me calmai.

— Tes yeux ne sont pas injectés de sang pourtant, ce n'est pas un bad trip ordinaire. Qu'est-ce que tu as pris, Marie ?

— Je ne suis pas Marie, articulai-je, complètement perdue.

Il me ramena dans la chambre, me fit asseoir sur le lit et je tentai de lui expliquer la situation. Bien que je ne la comprenne pas moi-même.

— Je m'appelle Manon. Ce n'est pas mon corps, je ne sais pas comment c'est arrivé ni pourquoi. Je ne suis pas Marie.

— Bien sûr… et moi, tu me reconnais ? fit-il, se positionnant à ma hauteur.

— Thomas Dupré.

— Bien, c'est déjà ça. Et toi, tu es ? m'invita-t-il à poursuivre.

— Manon, je m'appelle Manon.

Il soupira. Décidément, je ne parvenais qu'à ce genre de résultat. Il me laissa un instant alors que je me demandais si finalement, je ne devrais pas faire semblant d'être elle afin de cesser de l'énerver. Mais lui mentir était au-dessus de mes forces et d'ailleurs comment aurais-je pu ? Je ne connaissais quasiment rien d'elle.

— Bois ça, demain ce sera passé.

Il me tendit un verre. Je reconnus l'odeur du valium et n'en bus qu'un peu afin de le contenter. Thomas m'aida à m'allonger, ajusta la couverture ainsi que mon oreiller et ne quitta la pièce qu'après m'avoir embrassé le front, du bout des lèvres. Je devais être en plein rêve car j'étais en train de vivre mon vœu le plus cher, mais d'une étrange façon et à travers quelqu'un qui lui était proche.

Devais-je profiter de ces moments tant que je le pouvais ? Tâcher de redevenir moi-même ? Mais comment ? Je ne savais pas même ce qui avait pu provoquer cela ni même si tout cela était réel.

Chapitre 5

Le lendemain, en fin de matinée, la lumière se fit soudainement aveuglante lorsque Thomas ouvrit les tentures, suivi de la fenêtre, afin de renouveler l'air de la pièce. Une brise fraîche, capable de chasser les dernières traces d'un lourd sommeil, envahit la chambre, me faisant frissonner tout autant que me donner l'envie de me lever.

— Ça va mieux ? Tu vas être en retard. Tu as encore le temps de prendre ta douche, ton petit déjeuner et même de te maquiller, mais ne traîne pas.

— Où allons-nous ?

Je me sentais beaucoup mieux, en effet, et ce réveil brusque m'évitait de me replonger directement dans mon traumatisme et les milliers de questions qui l'accompagnaient.

— Toi, tu pars pour Nice avec tes potes, et moi, je vais à l'hosto. J'espère que tu n'avais pas oublié.

— À l'hôpital ! Pourquoi ? C'est grave ? m'inquiétai-je subitement.

— Ah si… tu as oublié. Non, juste mes dents de sagesse. Je serai sorti ce soir, mais je ne te veux pas dans mes pattes.

— Je ne comprends pas.

— Parce que tu vas encore me faire chier, inviter tous les pique-assiettes de Paris et t'en envoyer un dans la foulée. Tu comprends mieux comme ça ? J'aurai besoin de calme. On s'était mis d'accord.

Je demeurai muette un instant devant ce flot d'informations pas très encourageantes à son sujet. Sa petite amie faisait-elle ça ? Celle qui se tenait à ses côtés, l'air si amoureux devant les caméras et les photographes ? Celle formant ce couple si parfait avec lui ! Et cela n'avait pas l'air de l'enchanter forcément. Mais je n'avais aucune intention de partir avec des inconnus à l'autre bout du pays alors qu'il allait subir une opération, même bénigne.

— Et si… si je ne fais pas tout ça, je peux rester ?

— Pardon ?

— Oui, si je suis sage et que je n'invite personne, je peux rester ?

— J'en ai au moins pour la semaine.

— Alors, va pour la semaine.

— T'es sérieuse ? Pas de coup fourré ?

— Aucun coup fourré, promis !

Il eut un léger rire, me faisant retrouver le Thomas que je connaissais. Taquin, plaisant, un tantinet ironique vers la fin.

— Mais qui êtes-vous donc ? Qu'avez-vous fait de Marie ? plaisanta-t-il. Décidément, tu n'es pas dans ton état normal. Tu me prépares quelque chose, toi.

— Manon ! Je m'appelle Manon, c'est ce que je voulais vous dire, je n'y comprends rien, je ne sais même pas comment c'est possible, je…

— STOP ! Ça va, j'ai compris, reste. De toute façon, tu pourras prendre le TGV si tu changes d'avis. Mais pas de potes, pas de bordel, pas d'alcool, OK ? Je ne sais pas trop à quoi tu joues, mais fais-m'en encore une de travers, et je t'y mets par la peau du cul dans ce train.

Je soupirai moi-même cette fois. Il ne me croyait pas, et il y avait de quoi. Je lui promis donc de nouveau de ne rien faire de mal.

— Bon, je dois être parti dans une heure.

Je me levai dès qu'il sortit, me douchai, puis choisis des vêtements appartenant à la propriétaire de ce corps. Que du simple : un jean, une veste assortie et un t-shirt. Le plus embarrassant étant d'enfiler ses sous-vêtements ; là aussi, je préférai ceux en coton. C'était fou le nombre de strings qu'elle possédait !

— Prête ! annonçai-je, me figeant devant mon idole. Vous voulez déjeuner avant d'y aller ?

— Non, je dois être à jeun, mais vas-y toi, te gêne pas. On est dans les temps. Et arrête de me vouvoyer à la fin, c'est lassant.

— Ce n'est pas un jeu, je vous assure, je ne suis pas Marie.

— Non ! Chut ! Stop avec ça !

— Bon…

Chapitre 6

Nous prîmes un taxi jusqu'à l'hôpital et j'attendis avec lui dans un couloir, silencieuse puisque lui-même l'était, que le moment soit venu. Il discuta avec son médecin, souriant et plaisantant avec lui. Je compris alors que son humeur maussade était de ma faute. Ou plutôt de celle de sa petite amie. Ils ne devaient pas s'entendre aussi bien que je le pensais. En un sens, cela m'attristait, mais je n'arrivais pas à comprendre pourquoi ils laissaient croire le contraire devant les médias et continuaient à vivre ensemble malgré tout.

Attendant son tour, il revint s'asseoir, jambes croisées, l'une d'elles était prise de mouvements rapides et réguliers.

— Tu es nerveux ?

— Assez, oui. J'aime pas trop les opérations. Et surtout, j'espère que cela se fera sans complications. J'ai pris toute une semaine pour que tout soit arrangé, sinon je vais aller tourner dans les steppes avec la tête d'un hamster, ce sera génial.

— Dans les steppes ?

— Oui, enfin, tu sais, pour ce documentaire historique ? Ce n'est pas tout à fait les steppes, mais il vaut mieux que je sois dégonflé d'ici là.

Enfin, il fut emmené par le personnel médical et je l'attendis dans la chambre qui lui était attribuée. Pour son réveil, je m'étais installée dans un fauteuil droit à côté de son lit. Au bout d'un moment, à l'observer alors qu'il se trouvait encore sous anesthésie, son visage si doux et serein, ressemblant presque à celui d'un ange, j'osai prendre sa main dans la mienne. Ses doigts étaient longs et fins, le dos ainsi que son bras relativement bien fournis au niveau de la pilosité. Lui donnant un air à la fois enfantin et terriblement viril. Je me hasardai à glisser timidement mes doigts entre les siens, profitant de son contact tant que je le pouvais. M'affirmant qu'une présence ne pouvait être que réconfortante pour lui aussi.

La main de Thomas eut quelques sursauts, serrant la mienne par moments. Il revint à lui un peu péniblement, fronçant des sourcils, la douleur postopératoire ayant précédé son réveil. Il ouvrit les yeux et sembla surpris de me voir, plus encore que je lui tienne ainsi la main. Embarrassée, je la lâchai.

— Et tu vas me servir d'infirmière tout ce temps ? fit-il, les mots étouffés par les compresses qu'il devait garder dans la bouche.

— Oui, avec plaisir. Tant que je serai là du moins. Le docteur m'a informée de ce que tu pouvais manger ou non ces prochains jours.

— Ah… je me doutais aussi que cela devait te tirailler de filer à Nice.

— Non ! Tant que je serai dans le corps de Marie, je voulais dire.

Petite erreur de ma part d'avoir de nouveau mentionné cela. Il roula des yeux et se referma aussitôt. Depuis le début, il était persuadé que Marie se moquait de lui et je ne parvenais pas à trouver les arguments capables de le convaincre du contraire. Comme prévu, en fin de journée, il put quitter sa chambre et revenir à son appartement.

Il se laissa tomber dans le divan, las à cause de la douleur lancinante de sa mâchoire. Je lui calai un coussin dans le dos et lui couvris les jambes d'un plaid servant surtout à décorer. Tout pour qu'il soit à l'aise, détendu, et que tout se passe au mieux. Et surtout, qu'il cesse de croire que j'étais une compagnie malsaine. Pourtant, ce fut lorsque je voulus lui ôter ses chaussures qu'il se remit à rouspéter.

— Tu n'as besoin de rien ? le coupai-je. Le médecin a dit que tu pouvais boire ou manger, mais que du froid et rien de dur. Tu veux de la glace pour tes joues ?

— Oui, mais j'avais prévu le coup, il y a des poches au frigo.

Je revins donc avec deux pochettes puisqu'on l'avait délesté de ses dents des deux côtés, et alors qu'il tenait l'une, je maintins la seconde contre sa joue, prenant garde de ne pas trop appuyer et risquer d'amplifier la douleur.

— Peut-être voudrais-tu te mettre à l'aise ? En pyjama, par exemple ?

— Heu, oui.

— Où est-ce que je peux trouver ça ?

— Dans ma chambre. Pas celle où tu dors, l'autre quoi. Mais sinon, mes jambes vont bien, je peux y aller moi-même !

— Ah… non, mais pas de souci, je t'apporte ça.

Je fus étonnée d'entendre qu'ils ne dormaient pas ensemble. Mais à bien y réfléchir, c'est vrai que j'avais passé la nuit seule. Étrange couple qui, apparemment, ne s'entendait pas vraiment et qui, en plus du reste, faisait chambre à part. Je trouvai sa tenue de nuit, en flanelle et à carreaux, posée en vrac sur un lit défait. Il allait être chou là-dedans ! Et je découvris, en dessous, une boule de poils blancs endormie.

— Tu as un chat ! m'exclamai-je depuis la chambre.

— Évidemment que nous avons un chat. Mais sincèrement, Marie, tu vas jouer à ce jeu longtemps ? Tu le détestes, ce chat. C'est *Monsieur*.

— Monsieur ? C'est son nom ? Quelle drôle d'idée.

— Elle vient de toi, cette idée, soupira-t-il encore, répondant à mi-voix.

Je ne pus m'empêcher de le prendre dans mes bras, le câlinant sous le menton. Encore un peu endormi, il se laissa faire, fermant les yeux, appréciant. J'adorais les chats, mais il m'était interdit d'en posséder un dans l'immeuble où je vivais. Thomas fut véritablement scié en nous voyant arriver.

— Tu es sûre que ça va ?

— Oui, il est chou. Oh pardon, j'ai oublié ton pyjama du coup !

Je reposai l'animal, qui, ravi de pouvoir de nouveau explorer les lieux à son aise, profita de l'occasion pour faire sa ronde et je proposai à Thomas de m'occuper du repas à mon retour, mais il se releva et reprit un air assez sombre.

Il me semblait pourtant avoir fait un sans-faute. Je ne comprenais décidément pas.

— Ça ira, j'ai pas faim. Juste besoin d'un calmant et… je vais aller me pieuter. Ça vaut mieux.

Il préférait se coucher tôt. Sans doute que l'opération et la douleur l'avaient fatigué. Je resterai donc attentive au cas où il aurait besoin de quoi que ce soit, même si, comme il me l'avait signifié, ses jambes allaient très bien. Après tout, les miennes aussi, et pourtant, il s'était occupé de moi malgré leurs mauvais rapports.

Afin de passer le temps, je fis le tour du salon, scrutant les livres, CD et autres DVD. Je remarquai, amusée, que nous avions quelques goûts en commun. Il possédait d'ailleurs une impressionnante collection de films d'animation. Je m'assis là où il se tenait quelques minutes auparavant, observant la pièce silencieuse. Que n'aurais-je pas donné pour voir cela de mes propres yeux, pour connaître la configuration des lieux, ses goûts, ses habitudes. Je me sentais un peu bête de sourire ainsi, alors que je pouvais m'abreuver de tous ses mystères désormais.

Mais la façon dont cela m'était permis me revint, et je me retrouvai de nouveau à passer mes mains sur mon corps et mon visage, ceux d'une étrangère, d'une femme que je n'avais vue que quelques fois à la télé ou en photo. Une femme que j'enviais plus que tout et qui, aujourd'hui, me donnait l'impression d'être l'inverse de ce que je pensais d'elle. Je l'enviais moins subitement. C'était de la savoir lui apportant son soutien et son amour que j'appréciais chez elle, et

non le stresser comme elle le faisait en réalité, hors caméra. J'aurais voulu être là, moi. Dans mon corps, et qu'il sache qui j'étais, plutôt que de me croire prête à lui jouer un mauvais tour à tout moment.

J'aurais tout donné pour être avec lui, une heure, une journée. Était-ce cela le prix à payer pour mon vœu le plus sincère ? D'y avoir laissé mon propre corps ? Je me sentais telle la petite sirène, troquant sa queue de poisson et sa voix afin de pouvoir approcher son prince. Un prince qui, finalement, ne la reconnaîtra jamais, ne saura jamais rien de ses sentiments et la mènera à sa perte.

Souhaitant laisser mes craintes derrière moi, toutes ces interrogations qui ne trouveraient certainement jamais de réponses fiables, je choisis de me passer le film. La version Disney possédait une fin plus heureuse, cela me remettrait peut-être du baume au cœur.

Chapitre 7

Au matin, Thomas fut le premier levé. J'eus l'impression de sentir sa présence, à m'observer alors que je m'éveillais, et effectivement, il était devant moi, au milieu du salon, verre d'eau à la main lorsque j'ouvris les yeux. La meilleure première vision de la journée au monde.

— Oh ! Bonjour, ça va ta mâchoire ? Tu as besoin de quelque chose ?

Il m'indiqua simplement le verre et le vida devant moi pour réponse. Il devait souffrir encore un peu.

— Je pourrais faire les courses et la cuisine si tu veux. Il y a une supérette dans le coin ? Ou alors, tu as prévu quelque chose ?

Il faillit avaler le liquide de travers, toussa et se reprit.

— Et tu ferais la cuisine ? Toi !

— Oui.

— Heu bon… non, je prévoyais de me faire livrer chinois, des nouilles ou un truc du genre. Mais habituellement, tu ne touches pas à la cuisine non plus.

— C'est parce que moi, Manon, insistai-je sur mon prénom, j'aime cuisiner. Surtout si c'est pour te faire plaisir.

— OK, je laisse tomber. Comme tu veux.

Il joua le jeu et m'expliqua où je pourrais trouver de quoi acheter ce qu'il me fallait, tout en câlinant Monsieur, son chat, qui semblait ravi. Marie n'était pas si à envier que cela, au fond, et je reportai l'espace d'une seconde ce sentiment envers le félin, m'imaginant blottie sur ses genoux, la tête sur son épaule, simplement à l'écouter, à écouter les battements de son cœur et sa respiration, à respirer son odeur.

— Hé ? Ça va ?

D'un sursaut, je revins sur terre et filai, mais en cours de route, je me souvins d'un léger détail et revins sur mes pas, me sentant tout à fait idiote pour le coup.

— Je… je peux avoir un peu d'argent ?

Il lâcha finalement un sourire et alla chercher son portefeuille avant de me tendre un billet de vingt euros.

— Ça ira ? Mais c'est pour les courses hein ? Rien d'autre.

— Oui, bien sûr. Quoi d'autre ?

— Marie… je sais qu'il y a un revendeur qui squatte parfois au coin de la rue. Je t'ai déjà vu lui acheter des trucs, me prends pas pour un con.

Décidément, il ne lui faisait pas confiance. Mais si le temps me le permettait, je finirais bien par lui prouver que je ne voulais que son bien-être, que j'étais sincère.

Lorsque je revins, l'antalgique avait dû faire effet et Thomas somnolait à demi dans le creux du canapé d'angle, Monsieur toujours contre lui, le veinard. Je le laissai tranquille, préférant feuilleter un magazine traînant sur la table basse afin de ne pas le déranger. Ce qu'il était beau endormi, je me lasserais difficilement de le regarder. Ce ne fut que lorsque son estomac hurla de faim qu'il s'éveilla. Immédiatement, je m'affairai à la cuisine.

Au menu : purée de carottes et steak haché. Je ne souhaitais pas qu'il se fasse mal en mangeant. C'était sans prétention, mais il eut l'air assez étonné de me voir faire, et je le remarquai en train de m'observer, sentant son regard sur ma nuque durant un bon moment.

— Cela te va ? me renseignai-je lorsqu'il eut son assiette sous les yeux.

— J'ai du mal à comprendre. Pourquoi fais-tu tout ça subitement ? Tu as fait une connerie ? Tu as quelque chose à me demander ?

— Je ne suis pas Marie.

— Ah oui… Manon, c'est vrai. Eh bien, je ne comprends pas plus. Ça doit faire plus d'un an que l'on se croise plus que l'on ne se parle. Soit tu m'évites, soit tu te fous de ma gueule, soit tu ne sais pas quoi inventer pour m'emmerder. Sauf pour te faire un peu de pub, bien évidemment. Alors qu'est-ce qui te prend tout à coup ? Tu es sympa, tu fais la cuisine, tu t'occupes de moi.

Je ne savais que répondre. Tout ce temps à se côtoyer et à faire semblant, mais comment tenait-il le coup ? Et surtout, pourquoi tenait-il le coup ? Je fus sauvée par le gong, ou plutôt par Monsieur, qui vint se frotter contre mon mollet, venant quémander. Je découpai un morceau de viande que je lui lançai.

— Même vis-à-vis de Monsieur, tu n'es plus la même. D'habitude, il te fait horreur, je suis obligé de le garder dans ma chambre.

— Pourtant, il m'aime bien malgré tout et moi aussi. Je l'aime beaucoup, à vrai dire. J'ai toujours rêvé d'avoir un chat.

Je baissai les yeux vers la boule de poils blancs qui réclamait de nouveau. Il demeura un instant perplexe.

— C'est d'autant plus étonnant. Mais dis-moi… Manon donc. Voyons. Tu habites bien quelque part, non ? Tu as un travail, ce genre de choses ?

Il tenait ses mains, doigts croisés, devant sa bouche, semblant attendre une réponse peu convaincante qui finirait par me confondre.

— Oui, j'habite à la Plaine Saint-Denis, dans un studio. Avant, je vivais dans le Val d'Oise avec mes parents.

Il afficha une légère moue. Avais-je répondu correctement ? Je l'observai afin de cerner ce qu'il pouvait en penser avant de continuer. Mais il demeurait de marbre, après tout, il n'était pas comédien pour rien.

— Sinon, je travaille dans une agence immobilière, à la compta, mais sûrement plus pour longtemps.

— Ah ? Pourquoi ? Tu comptes te lancer dans le mannequinat ? Ou mieux ! Trouver un rôle ? ironisa-t-il, les sourcils levés.

— Oh non, juste que cela ne marche pas fort et qu'ils parlent de mettre la clé sous la porte d'ici à la fin de l'année.

— Bon. C'est un sans faute pour le moment. Et tu peux me rappeler d'où l'on se connaît ?

— Il y a deux jours, en montant dans ta voiture. Quoi que non, la première fois que je t'ai vu, ce fut dans cette série où tu incarnes un espion du dix-septième siècle. Je t'ai trouvé fabuleux.

— Ah ! C'est nouveau ça aussi. Décidément, Marie et Manon sont des opposées en fait, c'est ça l'idée ?

— Non, je ne suis pas Marie, je ne sais pas comment cela se fait. Je voulais juste attraper le métro pour… Enfin, bref. Je ne sais pas ce qui est arrivé, je ne me souviens juste d'être montée dans ta voiture avant l'émission, d'être restée dans la loge et jusqu'à présent, je suis toujours là, dans son corps à elle. Ce n'est pas le mien. C'est vrai ! ajoutai-je alors qu'il se massait les tempes sous mes explications.

Il se mit à piocher dans son assiette, dodelinant de la tête.

— Si c'est pour ce rôle que tu fais tout ça, ce n'est pas la peine. Je veux bien en parler au casting, mais je n'ai aucun pouvoir de décision. Tu le sais.

— Thomas, je te jure que c'est vrai, je m'appelle Manon, je suis dans le corps de ta copine, je ne sais ni comment ni pourquoi, insistai-je encore une fois, dépitée.

— Et dans ce cas, où est Marie ? Dans ton corps à toi ?

Je ne savais pas trop que répondre, l'ignorant totalement. Mais ce devait être le cas. Et donc, elle pouvait débarquer à tout moment puisqu'elle connaissait sa propre adresse. Quelle surprise horrible si elle devait arriver. Je me retrouverais face à moi-même. J'espérais que ce ne soit pas le cas, même si cela me semblait logique.

Chapitre 8

— Bon, laisse tomber, enchaîna-t-il devant mon mutisme. On va bien voir si c'est vrai, tout ça.

Il se leva et se dirigea vers son portable ouvert sur le bureau et le mit sous tension.

— Tu dois bien avoir un compte Facebook, Twitter ou un truc du genre, non ?

— Heu, pourquoi ?

— Si Manon existe et que tu es cette Manon, comme tu le prétends, prouve-le-moi, tapa-t-il du doigt sur l'écran.

— Je n'ai pas de Facebook, lui avouai-je.

Et quelque part, je m'en félicitais presque. Je n'avais pas ce corps que possédait Marie, j'étais plus ronde, mes joues, ma poitrine, mais surtout mes hanches. Et me vint cette frayeur vraiment ridicule, mais pourtant bien ancrée en moi. Et si je ne lui plaisais pas ?

— Ben voyons…

— Mais j'ai un compte Twitter !

— Alors à toi l'honneur ! fit-il en m'invitant à m'y connecter.

Je m'installai et entrai mes identifiants et le laissai parcourir ma page et mon profil. Mais il n'y trouverait rien de vraiment intéressant. Quelques liens YouTube, des retweets et quelques états d'âme spontanés ici et là.

— Bon… pas de photos sur Twitter, pas de Facebook… tu ressembles à quoi ? demanda-t-il tout en faisant rouler la page, semaine après semaine.

— C'est-à-dire ?

— Comment es-tu physiquement ?

— Oh… heu… différente.

Il stoppa et se tourna vers moi.

— Mais encore ?

— Brune. Mes cheveux sont un peu plus longs, j'ai un visage plus rond… On dit que je ressemble à ma mère. Mais tu ne connais pas ma mère, c'est vrai, m'embrouillai-je. Et les yeux bleus. Enfin, ils tirent sur le gris.

— Et ? Le reste ? Ton corps ?

— Je dois être de la même taille, je pense, je fais un mètre soixante-dix.

— Marie fait cinq centimètres de plus, mais c'est un détail.

— Je… je suis un peu plus ronde aussi, avouais-je finalement. Mais pas tant que ça ! Disons que j'ai plus de poitrine… enfin… ce n'est pas important, si ?

— En gros, tu es mignonne, quoi. Cela ne m'étonne pas.

— Heu, pardon ? restai-je sidérée.

— Oui, cela m'aurait étonné que tu prennes un personnage moche, même s'il est différent. C'est plutôt sympa comme description.

Je me sentais subitement flattée du compliment, mes joues me brûlant, même si ce peu de description ne faisait pas tout. Thomas continua donc ses recherches et j'allai m'asseoir un peu en retrait. Et s'il me trouvait à son goût ? Oh non, je ne devais pas me mettre à espérer ce genre de choses, cela ne ferait que du mal. J'étais bel et bien dans un corps qu'il avait pris en grippe et je ne retrouverai peut-être jamais le mien. D'espérer qu'il me trouve à son goût était un vœu plus inaccessible encore que de vouloir me trouver près de lui.

— Ah ! Ah ouais…

Il se pencha, souriant comme je ne l'avais pas encore vu faire depuis mon arrivée, le nez pointé vers son écran. Son ironie pointant encore une fois, exacerbée.

— Adorable ce petit chat, c'était pour Halloween ? Je le savais qu'elle serait mignonne, bien joué, Marie.

Il se leva, prit sa veste, enfila rapidement des chaussures et quitta l'appartement après m'avoir lancé :

— Je vois qu'au final, tu me connais plutôt bien. C'est qui, en fait ? Une vieille copine de lycée ? Une fille au hasard ? Tu comptais faire quoi ensuite ? Pourquoi tout ce cirque ? Tu vas trop loin parfois. Je vais prendre l'air, ça vaut mieux.

J'en restai figée un instant, puis je compris. J'avais oublié cette stupide photo, prise par une amie, cela devait faire deux ans tout de même ! Il était remonté si loin ? De fausses oreilles, des moustaches dessinées au crayon noir sur mon visage, j'étais plutôt ridicule et pourtant il s'était senti vexé de croire que sa Marie avait choisi ce genre de fille. Devais-je le laisser se calmer seul ? Ou le rattraper ? Que faire, mis à part tenter de lui prouver que ce n'était pas une farce ?

J'attendis son retour, m'occupant de faire la vaisselle. Il n'avait même pas fini son assiette avec tout ça, pas étonnant qu'il soit si fin s'il ne mange que si peu. Mais s'il était vexé ou en colère, moi aussi je me sentais mal. Je ne pouvais le convaincre et, pire encore, plus cela avançait, plus il me détestait et se méfiait de moi. Incontrôlables, les larmes commencèrent à couler sur mes joues et j'essayai de ne pas hoqueter, de ne pas me laisser aller. En changeant de corps, j'avais perdu ma vie d'antan, ma famille, mes amis, mon travail, qui sait. Tout cela pour être simplement là, avec lui. Et il me détestait.

J'essuyai mon nez du dos de la main, choppai un carré de papier absorbant afin de me moucher et laissai en plan la casserole, me laissant subitement aller. Monsieur, intrigué, s'était approché et sauta sur le plan de travail. Il m'observait d'un air neutre, ni compatissant, ni dédaigneux, et après m'être essuyé les mains, je le pris dans mes bras, le serrant contre moi. De cette façon que j'aurais préféré serrer l'homme que j'aimais plus que tout, le visage enfoui contre son petit corps duveteux.

Il revint à ce moment-là, je déposai rapidement le chat et tournai le dos, tâchant d'essuyer mes yeux le plus discrètement possible. Je le sentais, immobile

quelque part derrière moi, à me demander ce qu'il pouvait bien penser, s'il était calmé, s'il avait réfléchi et songé que, aussi impossible cela puisse paraître, il y avait bien une chance pour que je ne lui mente pas.

— Tu…

Ses mots restèrent en suspens avant de reprendre.

— Tu as viré mon assiette ?

— Non, elle est au frigo.

Il la récupéra et termina de dîner, silencieux. Je n'entendis que le bruit de ses couverts durant tout ce temps. Finalement, il repoussa le tout. Je n'osai toujours pas me retourner, sentant mes yeux encore gonflés. Plus je frottais, plus j'empirais les choses.

— Promets-moi que ce n'est pas une farce. Que tu es bien celle que tu prétends. Je peux avoir l'esprit large et croire en bien des choses. Après tout, il existe encore bien des trucs dont on ne comprend rien. Promets-moi, si c'est vrai, que ce n'est pas une farce.

— Je te le promets, je m'appelle bien Manon.

— OK. Alors je suis désolé. Pour mon attitude, pour ce qui t'arrive. On va… on va repartir de zéro, d'accord ?

Je me tournai et le vis embarrassé de me voir dans cet état.

— Je m'appelle Thomas, comédien, j'ai vingt-six ans et je suis complètement paumé face à cette situation. Comment est-ce possible ?

— Je m'appelle Manon, reniflai-je. Je suis aide-comptable et… j'en ai vingt-quatre. Je n'en sais rien. Ou alors si. Il se trouve qu'un jour, j'ai fait un vœu… et me voilà.

Chapitre 9

Nous passâmes la soirée à discuter. Moi de ce qui s'était passé pour en arriver là, lui racontant tout… enfin, presque tout. Je me voyais mal lui avouer spontanément à quel point il occupait mes pensées. Lui, quelques anecdotes sur son boulot, ses débuts. Et je devais avouer que je buvais ses paroles. J'en aurais pris des notes si j'avais pu le faire.

Enfin j'avais retrouvé le Thomas que je connaissais ; encore un peu intimidé ou méfiant au départ, il finit par se détendre. Je lui racontai mon enfance, mes études, l'origine de cette fameuse photo de grimage en chat qui lui plaisait beaucoup.

Mais je voulais connaître moi aussi le fin mot de cette relation si spéciale avec Marie. Lui, un comédien se faisant de plus en plus connaître et apprécier, devait avoir tant d'opportunités. Alors, pourquoi rester avec elle qui ne l'aime pas ? Sa réponse me laissa sans voix.

— C'était… plutôt pas mal entre nous au début. Et puis, j'ai eu ce rôle pour la télé, grâce à elle au fond. Elle m'avait traîné aux auditions. Je n'envisageais pas forcément de passer devant une caméra, je préfère le théâtre. Mais je me suis lancé, j'ai eu un rôle, pas elle. Cela s'est de plus en plus dégradé ensuite.

— Et tu es resté avec elle malgré tout ? Tu l'aimes encore ? demandai-je timidement.

— Au début, oui, je pensais que cela passerait, qu'elle comprendrait. Mais elle a commencé à voir d'autres gars et… enfin soit. Ensuite, ce fut plus par habitude et elle refuse de partir. Et comme je déteste vivre seul. Quelque part, je dois avoir un côté masochiste.

Monsieur s'interposa, comme s'il avait saisi sa phrase, venant rouspéter sur le fait qu'il n'était pas seul puisqu'il était là. S'imposant littéralement. Cela engendra l'un de ses rires si enfantins.

— Pourtant, tu aurais pu facilement trouver quelqu'un, non ?

— Oui… et non. Je suis un piètre dragueur en fait. Très à l'aise en général, mais dès qu'une fille me plaît, plus du tout. Et c'est pire lorsque l'on incarne un espion dandy et séducteur. Les filles s'attendent à ce que je sois comme lui et je ne tiens pas à jouer de rôle dans la vie.

Il baissa d'ailleurs les yeux et j'eus l'impression que ses pommettes prenaient de la couleur. Il toussota, disparut rapidement afin de retrouver son paquet de cigarettes, en alluma une et ne revint que lorsque ses joues étaient redevenues normales.

— Et toi ? Un petit ami ou bien tu vis seule ?

— Seule ! Heureusement, sinon il serait mort d'inquiétude. Il y a juste ma mère qui passe de temps en temps vérifier que tout va bien. Mon père ne sort que rarement de son magasin. Il tient une quincaillerie pour pièces détachées. Elle était à mon grand-père.

Je m'arrêtai un moment ; déjà depuis tout à l'heure, il me cuisinait littéralement pour tout connaître de moi tandis qu'il en avait encore dit bien peu à mon goût.

— Et toi ? Que faisais-tu avant de jouer la comédie ? Avant le théâtre ? Tu as toujours voulu jouer ?

— Toujours ? Oui. Depuis que je suis gamin. Mais je voulais aussi faire du hockey. J'étais d'ailleurs plutôt doué, mais j'ai finalement trouvé ma voie. Mmm… fit-il tout en tirant une bouffée. J'ai une idée. Demain, pas question que l'on moisisse encore toute une journée à la maison. Et je sais où je vais t'emmener.

— Ah ? Où ça ?

— C'est une surprise.

Chapitre 10

Thomas était quelqu'un de très actif habituellement, et le fait de rester enfermé, en plus de croire que je me moquais de lui, avait dû contribuer à lui taper un peu plus sur les nerfs. Désormais, il était beaucoup plus amical. Juste après le petit déjeuner, il me conseilla d'enfiler un bon gros pull et de dénicher gants et écharpe. Je trouvai tout cela, y compris un bonnet assorti, et je me doutais légèrement, vu la conversation que nous avions eue la veille, qu'il souhaitait m'emmener dans un endroit frais. Très frais. Glacé même. À la patinoire.

Mis à part pour observer les autres, je ne m'étais jamais approchée de ce sport. Ou de ce loisir. Après avoir loué des patins et bataillé avec d'interminables lacets humides, le voici qui m'invita à poser les pieds sur cette vaste étendue glacée. Et de prime abord, je n'étais pas des plus rassurées.

— Je reviens ! lança-t-il alors que j'hésitais encore.

Il fit deux tours de chauffe, allant tout d'abord à une vitesse raisonnable puis vertigineuse au centre. Il revint, entamant un petit cri de victoire et freinant avec une maîtrise que je lui enviais.

— Cela faisait trop longtemps, crois-moi. Tu viens ? Tu n'en as jamais fait avant ?

— Jamais !

— Ce n'est pas bien difficile, je te montre.

Il me prit les mains, m'obligeant à les détacher du rebord, et je me retrouvai une seconde plus tard bien trop loin pour m'y agripper de nouveau. Je serrai mes doigts autour de ses paumes comme si ma vie en dépendait, sentant mes pieds s'écarter dangereusement l'un de l'autre. Il stoppa et, amusé, m'aida à me redresser avant de m'enseigner quelques bases sur la posture à adopter. Une fois bien en équilibre, lui patinant à l'envers et gardant toujours ce contact, il me fit avancer. À côté des autres, je passais pour la tortue et eux, les lièvres, mais tant que je restais debout sur mes jambes, à mon sens, tout allait bien.

Tout était parfait. Ce moment était parfait et Thomas, en professeur improvisé, était encore plus parfait. Heureux. Dans son élément. Il souriait constamment, y compris lorsque, perdue à le contempler, je fus déstabilisée et faillis tomber. S'y attendant plus que moi, il me rattrapa par la taille. Par réflexe, je m'agrippai à ses épaules. Ses yeux étaient d'un bleu magnifique. Je les connaissais pourtant par cœur, du moins m'avait-il semblé, mais aujourd'hui, ils étaient différemment beaux. Ils pétillaient.

À force de patience, il parvint à me faire patiner, lentement, sans aide et à peu près droite. Les pieds hurlant de froid, les jambes en coton, je rejoignis finalement la sécurité du rebord, le laissant se dépenser seul et faire le pitre, manquant de se vautrer en beauté à force, et tous deux, partant dans un fou rire commun. Incontrôlable.

Il revint finalement essoufflé et, se soulevant par la force des bras afin de passer la rambarde tel que l'aurait fait son personnage espion sur celle d'un balcon, quitta la glace. Je devais avouer qu'une telle sortie de scène fit son petit effet sur moi. Il avait beau faire froid, il me faisait fondre.

— Après tous ces efforts et afin de célébrer ça, que dirais-tu d'une glace ?

Évidemment, je n'aurais refusé pour rien au monde. Et si je devais me réveiller demain, j'aurais alors passé la plus belle des journées de ma vie. Mais je ne souhaitais me réveiller pour rien au monde.

Assis face à face à la cafétéria, une large baie vitrée donnant sur la piste en contrebas, nous commandions la même chose. Ce qui provoqua un nouveau rire, celui-ci se terminant plus timidement lorsque sa main toucha la mienne par-dessus la table.

— Manon… tu sais si… si jamais Marie revenait. Peut-être que, malgré tout, l'on pourrait…

Il hésita, sourit de nouveau tout en baissant les yeux, et je comprenais subitement ce à quoi il faisait référence lorsqu'il me parlait de son malaise avec les filles. Je devais alors être à la fois la plus surprise et la plus enchantée au monde qu'il se sente ainsi gêné.

— Oui ? l'invitai-je d'une voix peu certaine.

— On pourrait se revoir pour une seconde leçon, non ?

— Avec plaisir.

Ce cœur qui pourtant n'était pas le mien se mit à battre plus fort lorsque la main serra doucement mes doigts, mais il les lâcha subitement, se focalisant sur sa glace.

— Je sais que c'est toi à présent, Marie n'aurait jamais réagi comme tu le fais, ni même pu jouer aussi bien la comédie. Et d'ailleurs, elle m'aurait déjà envoyé sa coupe à la figure d'avoir dit ça, plaisanta-t-il, redevenu nerveux. Mais j'ai beau le savoir, cela me bloque, c'est toujours elle que je vois lorsque je te parle, lorsque… je te touche.

Je ne pouvais que comprendre où il voulait en venir. Moi-même, cela me gênait beaucoup d'utiliser ce corps qui ne m'appartenait pas. Et surtout de ressentir à travers lui.

Chapitre 11

Nous étions rentrés, avions immédiatement changé de chaussettes et monté d'un cran le thermostat, au moins pour une demi-heure afin de nous réchauffer. Mais notre conversation de tout à l'heure me restait un peu sur l'estomac. J'hésitai à lui demander son téléphone afin d'appeler mon numéro, de savoir ce qui se passait avec Marie de son côté. Depuis le temps, nous aurions peut-être dû y penser, ne fût-ce que pour la rassurer, mais… je craignais de la voir arriver.

Leur entente n'était pas du tout cordiale et de me voir, ou plutôt voir mon corps, doté du caractère de la demoiselle en question ne me tentait pas. Je craignais qu'il garde cette image de moi ensuite.

De plus, j'imaginais qu'elle fût assez grande pour revenir d'elle-même et lui, tout à fait libre de vouloir le faire. Son silence était inquiétant, peut-être était-elle partie à Nice finalement, avec mon corps à y faire je ne sais quoi. En comparaison, j'étais plus sage qu'elle, mis à part assumer sa gueule de bois et mes pieds froids.

Thomas pouvait passer des heures sur son portable, à faire le tour des réseaux sociaux, répondre à ses mails. La vie d'artiste, en somme. L'on s'imagine tant de choses sur celle-ci, mais non, il ne passait pas ses nuits dans les soirées VIP. Du moins, pas cette semaine, vu son opération.

Je préparai de nouveau le repas. Les précédents lui avaient plu. Il me confia que cela faisait partie des choses simples qu'il appréciait avec moi, un repas à la maison sans prise de tête. Il sembla soucieux subitement, mais se tourna vers moi, son attendrissant sourire me charmant.

— Cela te dirait de m'accompagner demain ? Une interview plus séance photo pour un magazine, ils ont avancé la date. Soit c'est demain, soit après le tournage, mais je raterai le numéro de mars. Mais je te préviens, cela peut durer toute la journée et tu n'auras pas grand-chose à faire sinon regarder.

Finalement non, il avait tout de même quelques journées hors du commun et propres à la vie de star. Et comme j'étais curieuse, j'acceptai avec joie. Le voir en pleine action faisait partie de mes petits rêves secrets.

— Mais… je peux te poser une question, Manon ? fit-il après un moment de réflexion.

— Oui ?

— Tu m'as dit m'avoir vu la première fois grâce à la série. Et aussi que tu souhaitais me rencontrer. Mais… enfin, je ne sais pas trop comment demander ça. Tu as apprécié, tu me suivais ensuite ou quelque chose comme ça ? C'est délicat comme question, désolé.

Et tout aussi délicat de répondre.

— Oui, je te suivais, répondis-je tout en me tournant vers la gazinière. Je suis même assez fan, je te trouve très bon et très…

Mignon ? Intéressant ? Professionnel ? Drôle ? Émouvant ? Attirant ? Tant d'adjectifs que je pourrais lui énoncer sans mentir, mais que je n'oserai jamais. Il devait certainement exister des dizaines de filles dans mon cas, je ne devrais peut-être pas me sentir aussi gênée, il devait en avoir l'habitude, en rencontrer une pratiquement tous les quarts d'heure.

Quelques pas plus tard, je sentis sa présence derrière moi, assez près pour vérifier le contenu des casseroles, mais étrangement, je n'eus pas l'impression qu'il s'était approché pour cela. Je sentis une main se poser à ma taille et retins mon souffle avant de me retourner lentement vers lui alors qu'il imprimait un léger mouvement m'incitant à le faire.

Thomas avait les yeux fermés. Son autre main se posait sur mon bras, le long de mon épaule, me faisant agréablement frissonner. Il s'en servit comme d'un repère afin d'arriver à mon cou puis à ma joue, son pouce glissant jusqu'au coin de ma bouche. Il se pencha, ses lèvres se pressant contre les miennes, formant un baiser moins timide que je n'aurais imaginé, contrairement au mien. À la fois surprise et intimidée par son geste.

Il se redressa ensuite et je lui demandai pourquoi il gardait ainsi les yeux clos, ne sachant que dire d'autre. Sous le coup de l'émotion, je devais être pivoine sans compter les diverses réactions logiques de mon corps d'emprunt.

— Parce que c'est toi, Manon, que je veux toucher. Toi seule. Et qu'avec les yeux fermés, c'est bien toi que j'imagine.

Je me glissai contre son torse ensuite et me tins serrée contre lui, le visage au creux de son épaule, et dans l'impossibilité de m'en séparer. Je le respirai. Mon amour, mon idole, mon rêve inaccessible. Mon cœur, si je puis dire, tonnant au rythme du sien. Un moment pourtant inimaginable il y avait encore quelques jours et pourtant, j'étais là, non seulement proche de lui, mais dans ses bras. Me confirmant que c'était bien là que je désirais le plus être. Il fallut qu'il s'exclame qu'un truc était en train de brûler, brisant involontairement cet instant magique, pour revenir à la réalité.

J'en étais alors à souhaiter désespérément de retrouver mon corps au final, mon vrai moi, quitte à passer par la case « retour de Marie » et ce que cela impliquerait.

Chapitre 12

Je me hâtai afin de ne pas être en retard. La séance photo de Thomas avait lieu assez tôt dans la matinée, tandis que son interview serait intercalée en début d'après-midi. Autrement dit, nous allions passer une bonne partie de la journée dans les locaux d'un magazine assez tendance. Pour cela, je devais choisir judicieusement comment m'habiller. Même si je n'apparaissais nulle part, c'était bien mieux pour son image.

Marie possédait un dressing assez impressionnant, surtout au niveau des grandes marques. Mais je choisis tout de même quelque chose de décontracté. Je me demandais d'ailleurs ce que cela donnerait sur mon vrai moi, à condition de pouvoir entrer dans cette taille. Qu'elle fût mannequin ne m'étonnait pas du tout vu sa silhouette.

— Modèle pas mannequin, c'est différent, me reprit Thomas. Mais de toute manière, aussi belle soit-elle, cela n'enlève pas son mauvais caractère. Alors, prête ?

— Je crois que oui.

Il n'était pas étonnant de me voir, enfin de voir Marie avec lui, et nous fûmes tous deux bien accueillis. L'on me proposa un siège un peu en retrait du photographe et de ses éclairages, et je devais avouer que j'en avais plein les yeux. Dommage que je n'eus pas mon propre appareil. Thomas dut se changer plusieurs fois, prendre des poses, en tenter d'autres, le tout sous les recommandations de l'artiste.

— Je voudrais quelque chose de joyeux, un éclat de rire.

Il s'attarda vers moi un instant et, vu les directives, je ne pus m'empêcher de lui adresser une grimace ridicule, louchant et gonflant les joues.

— Parfait ! enchaîna le photographe, amusé, le mitraillant alors que Thomas s'était mis à pouffer de rire.

Cette photo-là, j'espérais pouvoir la voir et même avoir la chance de la garder. C'était exactement comme ça que je l'aimais le plus. Heureux, vivant, spontané.

Depuis notre baiser d'hier, devant les fourneaux, il n'y en avait plus eu d'autres, mais le rapprochement se faisait peu à peu. Sans doute à cause de ce corps qui le freinait un peu, mais il se permettait quelques attentions qui n'étaient pas pour me déplaire. Comme de m'avoir pris la main jusqu'à l'entrée et, ici, de me déposer un petit baiser sur le front alors qu'il repartait se changer dans une pièce à part.

J'attendis donc patiemment, observant toujours autour de moi. La matinée était bien entamée et j'avais repéré un distributeur non loin des ascenseurs. Quelque part, je me doutais que Marie m'en voudrait à mort de ce que j'imposais

à son corps, mais je ne me résignais pas à faire le pas sur ce que j'aimais. Les petits plats maison et, pas plus tard que maintenant, une petite barre chocolatée pour patienter jusqu'à ce midi. Nous n'avions pas déjeuné ce matin ; j'en pris une seconde pour Thomas.

— Hey ! Marie !

Sur le coup, je n'y fis pas attention, mais celui qui m'interpellait s'approcha alors que je désespérais à voir tomber la seconde friandise, coincée par le ressort censé la libérer.

Je ne souhaitais pas commettre d'impair, ne sachant pas vraiment qui étaient les relations de Marie. Mon but n'étant pas de ruiner sa réputation, je lui répondis d'un simple bonjour, tout à fait neutre.

— Je te croyais partie avec Angelo et les autres.

— Oh, heu non, finalement je suis restée à Paris, comme tu vois, fis-je, tentant de donner le change, souriant un peu nerveusement.

Je jetai quelques coups d'œil vers la porte où devait se changer Thomas, espérant qu'il réapparaisse, mais choisir la tenue suivante pouvait prendre du temps, surtout si on le recoiffait également. Remarquant mon intérêt pour mon achat manqué, il envoya un coup de poing dans la machine, ce qui fit enfin tomber le chocolat.

— Merci.

— Mais de rien, ma puce. Comme tu vois, je travaille ici à présent.

— Ah ! Bien, félicitations.

— Mais non, je rigole ! Hors de question, ils paient plus en freelance que sous contrat. Au fait… tu n'as besoin de rien en ce moment ? J'ai du stock si tu veux, acheva-t-il à voix basse, scrutant discrètement les alentours. Ou alors, tu es venue avec ce p'tit con ?

— Quoi ! Qui ? m'exclamais-je.

J'espérais qu'il ne parlait pas de Thomas en ces termes. Je faillis lui répondre ce qu'il méritait, mais Marie l'aurait-elle fait ? Jusqu'où devais-je passer pour elle, au juste ?

— J'accompagne Thomas, mais il ne mérite pas qu'on l'insulte comme ça.

— Oh ça va, c'était pour rigoler. Tu te gênes, toi ? Bon, si tu as besoin, je suis là et… si tu as envie, tu sais où me trouver, hein. Cet après-midi, c'est Audrey qui se charge des interviews, elle est en folle, tu pourras souffler cinq minutes pendant qu'elle s'en occupera.

Il me fit la bise, trop rapidement pour que j'aie le temps de m'écarter.

Audrey ? Qui en est folle, qui s'en occupera ? Je récupérai mon bien, pensive. Que voulait-il dire ? Qu'il était venu là pour la chroniqueuse ? J'en avais les mains moites subitement. Et bien que je ne m'étais jamais sentie jalouse de le voir en d'autres compagnies avant, je pouvais sentir une petite boule d'angoisse se former dans mon ventre.

Je rejoignis ma place et il revint, plus beau encore que tout à l'heure. Chemise noire, ouverte, cheveux brossés en arrière, de quoi fondre. De quoi faire fondre cette Audrey également. Que devais-je en penser ?

Chapitre 13

Il revint vers moi alors que le photographe chargeait et réglait ses appareils. Tenté de passer sa main dans ses cheveux habituellement bouclés et tombants, il se retint in extremis, ne commettant pas le crime de gâcher tout le travail fait par le coiffeur. Je lui offris sa barre chocolatée, lui conseillant de prendre tout de même garde à ses dents, et il m'en remercia.

— Je meurs de faim. C'est la dernière, ensuite on pourra se trouver un coin sympa pour déjeuner.

Je lui souris, mais toujours sous le coup de cette histoire d'Audrey, il devait être bien plus proche d'une grimace de clown triste.

— Ça va ? s'inquiéta-t-il. Tu ne t'ennuies pas trop ?

— Non, non, ça va.

— Thomas ? On y retourne ? fut-il rappelé à l'ordre.

C'était reparti pour la séance. Au fond, je me rendais compte qu'il fallait posséder des nerfs d'acier pour être la petite amie d'une personne aussi connue. L'étais-je d'ailleurs ? Ce baiser d'hier soir était-il un commencement ? Ou juste l'envie du moment ? À vrai dire, je me sentais un peu perdue subitement. Avais-je les épaules assez larges pour être capable de le suivre dans tout cela ? Excellente question à laquelle je ne savais que répondre.

Je l'avais déjà vu embrasser d'autres femmes sur l'écran sans pour autant me sentir aussi mal à l'aise. Au contraire, je m'imaginais être elles et cela me faisait rêver plus encore. Mais tout cela n'était que du cinéma. Ici, c'était la réalité. Une réalité tout sauf simple comme je l'aurais préférée. Je n'étais ni dans mon corps, ni peut-être même à ma place. Je ne savais comment réagir.

— Tu viens ?

Il me tira de mes angoisses. Il avait ce don. Je ne m'étais même pas aperçue qu'il s'était changé entre-temps, mais il avait gardé ses cheveux coiffés.

— Qu'en dis-tu ? Cela me va ? Je devrais peut-être changer de look.

— J'aime bien, mais… je te préfère au naturel, même si cela te donne un air un peu sauvage. Là, tu ressembles un peu à ton espion, mais les cheveux moins longs.

— Ouais, on va croire que je fais un transfert, ria-t-il. Tu savais que la perruque pour ce personnage vaut plus de trois mille euros ? Je voulais leur emprunter pour Halloween, mais à ce prix-là, j'ai préféré éviter.

— Ah ? Et en quoi t'étais-tu déguisé alors ?

— En pingouin ! Un pingouin et un chat, ça aurait fait bon ménage, tu crois ?

Il me rendit le sourire et je confirmai intérieurement, il avait ce don.

De retour pour la suite des opérations, nous fîmes connaissance avec la fameuse Audrey qui, comme l'avait annoncé l'ami de Marie, craquait littéralement devant Thomas. Au fond, j'étais mal placée pour la juger là-dessus, mais j'espérais simplement qu'elle ne tente pas de le séduire. Malheureusement, ce vœu-là ne fut pas exaucé. J'avais beau être présente, tout au long de l'interview, elle le touchait sans cesse : ses mains, son genou. Moi-même, je n'avais pas encore osé tant de familiarité. D'ailleurs, c'était peut-être ça mon problème, j'aurais dû me lancer. Il m'avait pourtant confié ne pas être à l'aise pour le faire lui-même.

À la troisième allusion sur une possible romance entre eux, je me levai. Soit je faisais valoir mes droits de potentielle petite amie, soit il fallait que je m'éloigne.

— Je vais aux toilettes, lui dis-je simplement, tentant de paraître naturelle.

Et si Marie était piètre comédienne, alors moi, ce devait être bien pire. Mais je ne mentais pas, j'allai bien dans les toilettes des dames, situées dans le couloir attenant. Me fixant dans le miroir, encore une fois je ne me reconnaissais pas, c'était terriblement déstabilisant à la fin. J'ouvris le robinet, passai un peu d'eau fraîche sur ma nuque, faisant le point. Je ne devais pas me sentir mal, pas si lui ne répondait pas à ses avances. Après tout, on a toujours dit que le show-biz était rempli d'histoires de ce genre. Et il n'allait pas la remettre grossièrement à sa place, risquant de gâcher l'interview et de passer pour un sale type. Bref, je tentai de justifier cette situation à laquelle j'étais confrontée sans m'y être préparée.

Quelqu'un entra et je me redressai, n'ayant nullement l'envie que l'image d'une petite amie dépitée coure dans les couloirs d'ici à cinq minutes. Mais plutôt qu'une femme venue faire la petite commission, ce fut le type de tout à l'heure qui se posta derrière moi.

— Je savais que tu ne résisterais pas à mon charme, plaisanta-t-il.

Mais cela ne l'empêcha pas de joindre le geste à la parole. Plus que de se tenir derrière moi, il vint se coller. Me voilà dans de beaux draps ! J'étais tombée sur l'un des amants de Marie. Et entreprenant qui plus est !

— Heu non… pas maintenant, je n'ai pas envie, tentai-je d'esquiver.

— Oui, oui, bien sûr, tu me fais toujours le coup. En fait, c'est ça qui t'excite, jouer les saintes nitouches.

Je me glissai pourtant hors de cette embûche, filant vers la sortie, mais il me retint, m'attirant à lui avant de me coller dos à la porte de l'une des cabines de toilette.

— Ça suffit ! Fichez-moi la paix ! Je ne suis pas Marie, vous entendez ? osais-je avouer.

Mais à quoi bon, il ne pouvait que croire qu'il s'agissait d'un jeu, attisant plus encore son envie. Il posa sa main sur la poignée dans le but de l'ouvrir, de nous y engouffrer tous deux tandis que toute tentative de le repousser semblait vaine. Je regrettai mes quelques kilos de plus, peut-être aurais-je pu lui résister mieux que cela !

Le bruit salvateur de la porte se fit entendre au moment où mes arrières se posèrent durement sur le rabat des toilettes. Pour lui, c'était la victoire, nous

étions dissimulés et qu'importait qu'il y ait quelqu'un ici. Pire encore, n'était-il pas tenté justement d'être entendu. Et si je pouvais comprendre que chacun ait ses propres fantasmes, les miens n'étaient pas de ceux-là. En tout cas pas avec lui !

La porte de la cabine à peine fermée qu'elle se rouvrit sans qu'il n'y touche. Une paire de bras l'empoigna, le virant proprement de là jusqu'à le rejeter dans le couloir. Je demeurai sous le choc de ce à quoi je venais d'échapper.

— Touche encore une fois à ma femme sans son consentement et je te pète la gueule !

— Parce que tu crois qu'elle ne l'était pas ? Petit con ! Mais va jouer plus loin, minable.

— Thomas, voulez-vous que je fasse venir la sécurité ? demanda alors Audrey.

— C'est bon.

Même lorsque je lui tapais sur les nerfs, lors de nos premiers jours ensemble, il n'avait jamais semblé aussi en colère. Encore une fois, je venais de chambouler, bien que ce fût involontairement, sa vie, ses projets, sa journée.

Il m'aida à me relever, me tint par la taille, un peu comme si j'avais été blessée aux jambes et que je ne pouvais avancer seule. On me mena dans une pièce attenante, me proposa un gobelet d'eau fraîche provenant d'un distributeur, puis on nous laissa à sa demande. Il en avait terminé, nous pouvions rentrer.

— Ça va, toi ? Je suis désolé, je n'avais pas prévu qu'un crétin dans son genre allait traîner par ici. Sinon… bref. Drôle de fin de journée, l'autre qui m'a gonflé

toute l'interview et toi que l'on agresse dans les W.C. La prochaine sera mieux, promis.

Gonflé ? Voulait-il dire qu'en fait il n'en avait non seulement rien à faire de ses avances, mais que cela l'ennuyait autant que moi ? Il avait décidément un don, oui.

Chapitre 14

Je m'étais couchée juste après le dîner. J'avais beau le savoir dans la pièce d'à côté, je me sentais bizarrement seule, paumée dans un monde, un corps, une vie qui n'était pas la mienne. Et pourtant, dès que Thomas apparaissait, c'était comme si le rayon de soleil qu'il incarnait transperçait la grisaille de mes doutes.

Encore une fois, que n'aurais-je pas donné pour être avec lui, et voici que c'était le cas, mais tout empêchait d'être pleinement heureuse avec lui. En fait, plus je retournais cela dans ma tête, plus l'évidence était que ce qui n'allait pas, c'était ce corps. Ce corps qui me permettait justement de toucher à un bonheur inaccessible m'en éloignait encore plus. Je ne voulais plus de ce corps ; de toute ma volonté, je voulais redevenir moi !

Il ne me toucherait jamais comme il le souhaitait tant que je serais Marie, tandis que je ne pourrais jamais être pleinement moi-même, cantonnée à jouer son rôle, avec tout le bagage qu'elle me laissait en prime. Ses amis louches, son

comportement et, le pire, le souvenir de ce comportement vis-à-vis de lui. Il me regardait, mais la voyait elle ? Je voulais redevenir Manon. Une idée fixe qui ne me quittait plus. Mais la peur de le perdre à cause de cela l'emportait malgré tout. Le prix à payer, le malheur de la petite sirène, se perdre soi-même pour atteindre l'inaccessible.

Je me mis en boule au creux du lit et ne pus m'empêcher de sangloter. Sans doute le choc de cette rencontre avec ce type m'avait retournée, en plus de tout le reste. Une lueur se fit, brève, alors que Thomas ouvrit la porte et la referma aussitôt. Apparemment, il ne dormait pas lui non plus, et avait dû m'entendre. Je tâchai d'essuyer mes yeux afin qu'il ne remarque rien, mais il n'alluma pas. S'avançant à tâtons jusqu'au lit, il s'y cogna sans mal avant de s'asseoir sur le rebord.

— C'est à cause de tout à l'heure ? Cela n'arrivera plus, crois-moi.

Une main posée sur mon flanc remonta jusqu'à l'épaule, cherchant mon visage, enroba ma joue, se faisant consolatrice, et je me redressai, cherchant sa chaleur, me fondant entre ses bras. J'aurais voulu lui confier mes craintes, mon besoin de redevenir moi-même, mais avec la peur de le perdre, la peur de devoir vivre dans ce corps qui le rebutait. Mais tout cela fut pratiquement effacé lorsqu'il trouva mes lèvres et, de nouveau, profitant de l'obscurité totale de la chambre, vint à m'embrasser comme la dernière fois. Il m'embrassait, moi.

S'écartant, il me repoussa doucement, et je crus qu'il allait fuir, mais au contraire, il souleva la couverture et vint s'y glisser. Je lui fis de la place, me déplaçant, mais il me rattrapa afin de me tenir contre lui.

— Manon.

Juste ce nom, mon nom, afin de me faire comprendre qu'il me visualisait moi en cet instant. Sa bouche revint à l'assaut, moins timide lorsque la nuit nous enrobait ou que ses yeux étaient clos. Ses mains cherchèrent la lisière du t-shirt que je portais pour dormir et je glissai mes doigts dans ses boucles. Mes doigts, ses doigts à elle, et me détachai de ses avances à regret.

— Je suis désolée, je ne peux pas, ce n'est pas moi, ce n'est pas mon corps, c'est…

— Chut… L'on peut désirer un corps, mais ce que l'on aime réellement, c'est ce qui s'en dégage, ce qui l'anime. Et celle qui l'anime, c'est toi. Manon. C'est tout ce qui m'importe.

Je me retrouvai sous lui, portant son poids, ressentant son désir et le laissant caresser et embrasser ce corps d'emprunt qu'il devait déjà connaître par cœur. Mais celle qui ressentait tout son amour et sa passion en cet instant, c'était bel et bien moi. Je me laissai aller, oubliant cet énorme détail, m'ouvrant à lui, le laissant me dévêtir. La nuit masquant ce qui aurait tout gâché. Ne laissant que la chaleur, la moiteur, le goût, l'odeur de nos corps en phase. Animés d'un même désir l'un de l'autre, tout simplement. Je le sentais vivant contre moi, et peu à

peu, à force de me dompter, d'effacer jusqu'à la dernière de mes appréhensions, je l'accueillis en moi.

Au réveil, je me sentis lourde, terriblement courbaturée, la tête comme dans un étau. Il faisait jour, je le remarquai au travers de mes paupières closes. Cette lumière aggravait ma migraine, c'en était à la limite du supportable.

Le seul réconfort en ce moment était la douce chaleur d'une main tenant la mienne. Peu à peu, d'autres sensations me parvinrent, peu agréables. Un léger pincement dans le creux du coude, ma jambe gauche glacée et me semblant maintenue serrée, ma gorge aussi sèche et brûlante qu'un désert. Qu'est-ce qui m'arrivait ? Après une telle nuit, ayant ressenti tant de sensations agréables, excitantes, tendres, passionnées. Pourquoi est-ce que je me sentais aussi mal en point ?

— Thomas ? arrivai-je à prononcer, mais d'une voix si faible qu'il risquait de ne pas m'entendre.

Pourtant, quelqu'un m'avait répondu. Et cette voix n'était pas la sienne.

— Manon ! Enfin ! Nous étions morts d'inquiétude.

Cette voix, c'était celle de ma mère.

Chapitre 15

Le doute, l'angoisse. Un second vœu, réalisé si brusquement, j'étais revenue dans mon propre corps. Ou bien avais-je rêvé tout cela ?

Ma mère se tenait là, assise sur une chaise bien trop peu confortable pour elle, et pourtant, elle avait fait cet effort. Fallait-il que lorsque je changeais de corps, m'éveillant au matin, la lumière fût à ce point mon ennemie ? Je réclamai que l'on ferme les stores, par pitié.

Elle s'exécuta et revint, sa voix chevrotante indiquant qu'elle ne devait pas être bien loin de pleurer, et l'arrivée prompte du personnel médical, qu'elle avait dû appeler les secours dès qu'elle remarqua le moindre frémissement de réveil.

Thomas…

Cinq jours de coma. Cinq jours d'incertitude où elle crut mourir chaque heure, craignant que je ne me réveille jamais. Je lui avais fait endurer ça, et pourtant mes pensées se tournaient égoïstement vers ailleurs. Thomas.

Je ne tins pas longtemps éveillée, me laissant retomber dans le sommeil, espérant l'y revoir. Si tout n'était qu'un rêve, je ne voulais pas me réveiller.

Une journée de plus à flotter dans un brouillard étrange, somnolant, ne m'éveillant que lorsque la douleur se faisait pressante, puis repartant une fois calmée par les antalgiques. Ma mère était là de nouveau lorsque je revins à moi au bout du second jour à vagabonder dans cet état. Elle me rapporta qu'un homme était venu me voir ? Était-ce lui ? Non, comment aurait-il pu me retrouver si vite ? Est-ce que cela avait au moins existé ? Tout me semblait si présent et si loin à la fois, tel un rêve magnifiquement et tristement réaliste.

Non, il s'agissait d'un vieil homme. Celui qui m'avait heurté, ses freins lui ayant de nouveau fait faux bond lorsque je m'étais engagée sur le passage pour piétons. Il était rongé de remords et téléphonait chaque jour depuis afin de prendre de mes nouvelles. À lui aussi j'avais dû mener la vie dure sans le vouloir.

Les infirmières vinrent, ôtèrent les draps du lit et m'aidèrent à me redresser.

— On vous enlève le baxter, il va falloir manger toute seule maintenant.

Un médecin s'en suivit, me posant quelques questions, vérifiant mes fonctions vitales. Pour lui, tout allait bien. Non, tout n'allait pas bien. Je me sentais comme sevrée. Arrivée au moment fatidique que je redoutais le plus. Le retour à la réalité. La séparation.

— Docteur ? Je… Est-ce que vous avez déjà eu des cas où une personne dans le coma comme moi a eu l'impression de sortir de son corps ? Ou… de se trouver dans celui d'un autre par exemple ?

Il se mit à sourire, prenant cela pour une histoire totalement improbable.

— Non, jamais. Mais beaucoup rêvent durant tout ce temps. Souvent ils passent leur accident en boucle, vous avez eu de la chance que ce ne soit pas le cas. Vous avez rêvé, rassurez-vous. Vous voici de retour parmi nous et en bonne forme. Vous pouvez commencer la kiné cet après-midi.

J'en oubliai de le remercier et de le saluer lorsqu'il sortit. Un rêve ? Non, cela semblait si réel. Mais tous eurent cette même conclusion. Forcément j'avais rêvé.

Je me confiai à ma mère, lui racontant la rencontre fabuleuse que j'avais pourtant faite, que cela ne se pouvait pas. Mais elle aussi tint à cette version, se désolant pour moi vu la peine que cela me procura.

— Tu pourras revenir à la maison le temps d'aller mieux, me proposa-t-elle.

Mais je n'eus qu'un léger grognement pour toute réponse. Pourtant, cela ne la découragea pas et elle sortit de son sac à main, véritable fourre-tout de compétition, une boîte claire. L'image sur celle-ci ne faisant aucun doute sur son contenu. Un téléphone portable !

— Le tien a été brisé lors de l'accident, j'ai pensé que cela te remonterait un peu le moral si tu téléphonais à l'une ou l'autre de tes amies. On l'a ouvert avec ton père et vérifié qu'il était bien rechargé, on t'a même mis ton ancienne puce déjà.

Je le pris et la remerciai, elle faisait décidément de son mieux. Ayant cru avoir perdu sa seule enfant, celle-ci se montrait plus froide qu'un iceberg depuis son réveil, je m'en voulais subitement.

J'attendis qu'elle quitte l'hôpital, ils étaient assez à cheval sur les horaires de visite. Longuement je fixai le téléphone. Je n'avais pas son numéro, ni son adresse mail personnelle, ni rien de tout cela. Mais je pouvais toujours tenter de passer par l'un de ses réseaux sociaux. Seulement… et si c'était véritablement un rêve ? Étais-je prête à assumer ça ?

J'avais vécu avec lui, je l'avais touché, embrassé, passé de merveilleux moments, de moins drôles également, mais qu'importait. Nous avions fait l'amour. Étais-je prête à vivre avec l'idée que rien ne s'était produit ? Que sans doute lui et Marie filaient le parfait bonheur, quelque part à Paris, que je m'étais tout imaginé, tout fantasmé durant ces quelques jours de coma.

Mais vivre sans le savoir n'était pas plus engageant. Je postai donc, dans sa messagerie privée via Twitter, il reconnaîtrait forcément mon pseudo.

> C'est moi, Manon. Je suis à l'hôpital, en fait j'étais dans le coma tout ce temps. Comment vas-tu ? Cela m'a fait un choc au réveil. Appelle-moi à ce numéro…

La journée s'écoula et le téléphone ne sonna qu'une fois, une fois où mon cœur faillit s'arrêter de battre, mais c'était ma mère.

Le lendemain, je repostai, indiquant l'adresse de l'hôpital. J'hésitai à ajouter « Je t'aime ». Aucune réaction.

Au soir du troisième jour, finalement, en larmes devant cette absence de réponse, j'explosai. Il n'y avait rien de pire que le silence pesant venant de celui dont on attendait le moindre mot. À tel point qu'une infirmière alertée m'administra un calmant pour la nuit.

Et je dus m'endormir, téléphone en main à espérer un signe.

Chapitre 16

Une main tenait la mienne, douce, apaisante, chaleureuse. J'avais dormi plus qu'une simple nuit, mais au moins cette fois, je n'avais pas mal à la tête.

— Maman ?

Sa voix me répondit, mais malgré ma grande fatigue, quelque chose ne sonnait pas juste. On tenait ma main droite et c'était à ma gauche qu'elle répondit. Cette main, quelqu'un la souleva, la porta à ses lèvres, y imprimant un baiser sur le dos de mes doigts.

— Je vais vous laisser un moment, chuchota-t-elle finalement.

J'entendis ses pas s'éloigner et pourtant ma main était toujours en contact. Une douce chaleur l'envahissait, remontant le long de mon bras, traversant une partie de ma cage thoracique pour se loger dans mon cœur. Une odeur de musc et de tabac, je n'osai y croire. Les larmes me montèrent aux yeux, toujours clos, et je dus prendre sur moi pour ne pas me laisser aller à de nouvelles larmes. Par réflexe, ma main se serra dans la sienne.

— Manon.

Il avait l'air embarrassé.

— Je… j'ai tenté de t'appeler, mais finalement c'est une infirmière qui m'a répondu. Pas très sympathique et qui m'a raccroché au nez en disant que tu devais te reposer, sourit-il malgré tout. Alors je suis venu tout droit dès que j'ai pu.

De nouveau, il embrassa mes doigts et mon visage se tourna vers lui, Thomas. Je devais lui présenter la mine la plus étonnée qui soit au monde en cet instant, mais il me souriait toujours.

— J'ai compris lorsque Marie s'est réveillée. Elle m'a fait une scène incroyable, menaçant de porter plainte pour abus. Finalement, elle a fait ses valises et a filé pour Nice. J'ai cru devenir fou. Je devais partir pour un tournage dans le fond du monde et sans réseau, sans savoir si je te retrouverai. Je n'ai eu tes messages qu'à mon retour, cette nuit.

— Pas trop déçu en voyant l'original ?

— Tu pourrais presque jouer dans *La Nuit des morts-vivants*, plaisanta-t-il. Mais non, pas déçu du tout. À présent, à mon tour de m'occuper de toi. Du moins, si je parviens à convaincre ta mère de te ramener chez moi. Manon, tu veux bien ? Une nouvelle fois, reprendre à zéro, toi et moi.

Moi qui croyais durant ce temps que tout était terminé. Au contraire, ceci n'était pas une fin, mais un commencement.

Cette histoire hors du commun est terminée mais vous pouvez découvrir d'autres nouvelles ou courts romans gratuits sur mon site

gaellelaurier.fr

Ainsi que mes romans publiés.